

## Mon très beau nombril

Gilles Archambault

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Archambault, G. (1977). Mon très beau nombril. *Liberté*, 19(3), 13-17.

*gilles archambault*

## *mon très beau nombril*

En ce moment précis, j'ignore tout du contenu de ce numéro de LIBERTÉ que vous avez sous les yeux, distingué lecteur. J'imagine aisément que les plus futés de mes camarades y traitent surtout de l'écrivain québécois face à l'élection du 15 novembre. Voilà qui me semble propre à de fructueuses méditations, que je laisse volontiers à d'autres. J'aimerais certes ajouter ma voix au concert, et être tenu par le fait même pour l'un des phares de la nation, mais ces prouesses me sont interdites. Les hautes voltiges de l'esprit, comme ses profondes percées, ces incursions dans des régions où l'on s'enivre n'ont jamais été mon fort. L'élection/érection qui a bouleversé mon pays s'effacera, l'espace d'un écrit, devant le spectacle à jamais renouvelé de ce nombril que je contemple depuis tant d'années. Soyez gentil, lecteur, ne montrez pas ce texte à trop de vos connaissances. Elle est trop douce, la satisfaction de l'auteur confidentiel.

Donc, mon nombril. A vrai dire, il n'est pas très beau. Tout recroquevillé sur lui-même, on jurerait qu'il est honteux. On le voit très mal. C'est pour cette raison peut-être que je l'ai pris en pitié. Pour le contempler à loisir, il faut étirer la peau du ventre. La dernière fois que je me suis livré à ce jeu, j'ai grimacé de douleur. A cause de la pilosité, vous comprenez. Les grands jours, je m'aide d'un miroir. Mon nombril, j'en ai parlé souvent. La plupart du temps parce qu'on me demandait de le faire. Je me souviens de

« témoignages » multiples que j'ai rendus dans des journaux et revues. Songez en plus à ceux que je ne me rappelle plus et vous saurez que ma vie que je croyais cachée a été publique. Moi, Gilles Archambault, j'affirme que... Réginald Martel pour *la Presse*, Alain Pontaut pour *le Jour*, Jacques Thériault pour *le Devoir*, Jean-Guy Pilon pour *LIBERTÉ*, tous ont voulu que je m'interroge sur mon enracinement en quelque sorte. Faire le point, voilà ce qu'on attendait de moi. Chaque fois, j'ai sorti ma machine à témoignages et l'ai mise en marche. Au bout de quelques pages, je fermais le robinet. J'aimais bien cet exercice. Seulement je ne m'y livrais pas sans précautions. Je m'imaginai que l'on voulait mettre à l'épreuve cet « enracinement » dont j'ai parlé plus tôt. Et j'y allais de mon petit couplet « québécois ». Le mot « enracinement » m'a pourtant toujours agacé. Pour reprendre un mot de Jacques Brault, j'aime tout autant les feuilles que les racines. Je ne vois pas l'intérêt de proclamer à tue-tête qu'on est du Québec ou du Vermont. Du moins, il me semble que seule compte, dans cette affirmation, la manière. Il est tout à fait normal de se sentir québécois, et de n'en jamais douter, quand on est né ici et que l'on dit « Christ ! » en se heurtant de plein fouet à une porte vitrée trop bien astiquée. Mais toute ma vie, j'ai tenté de ne chagriner personne. Puisqu'on semblait trouver normal de me demander si j'étais d'ici, j'y allais joyeusement.

Lorsque vers 1969, Réginald Martel a voulu que je m'interroge sur mon appartenance québécoise, je l'ai fait avec une belle spontanéité. J'avais été le premier à répondre à son invitation. Bel enthousiasme que j'admire à distance, me semblant être le fait d'un autre que moi. J'étais alors fervent indépendantiste, participant à des défilés vengeurs, me mettant fréquemment en colère contre ces injustices qui parsèment nos vies de citoyens. J'ai de cette époque un souvenir presque émerveillé. Qu'importe au fond d'avoir suivi des slogans primaires, d'avoir été trahi par des manipulateurs de foule, l'ivresse était belle. Pour une fois, j'abandonnais mon nombril à son triste sort. Je lançais des quolibets aux policiers qui nous encerclaient, je vitupérais comme un putois, mais j'étais joyeux tout à la fois, me sentant porté par

ce qui doit bien s'appeler une cause. *La Presse* reproduisit donc ma prose. Je me déclarais sans ambages « écrivain d'ici ». Mon témoignage était sincère, mais un peu niais. Je m'y excusais, par exemple, de l'aspect égoïste de l'écriture. Égoïste, l'écriture ? mais comment donc ! Ce n'est même que cela, un égoïsme tellement concerté qu'il en devient généreux. J'ai toujours fait mon miel de cette littérature dite de l'âme, j'ai navigué à travers Stendhal, Leiris et les petits maîtres du « je » comme Henri Calet et Paul Léautaud. C'est cela qui m'intéresse et beaucoup plus que les déclarations d'appartenance. A quelques exceptions près, cette seconde littérature est utilitaire et vulgaire.

Vers 1970, pour LIBERTÉ, je me livrais à une autre auto-analyse. Dans un texte qui avait ses bons moments, je faisais profession de foi en la littérature québécoise. J'ai relu ce texte hier, et il m'a fait sourire. J'affirmais que dorénavant ce qui compterait à mes yeux, c'était ce qu'écriraient mes collègues écrivains québécois. Je déplorais mon attitude passée que je jugeais trop exclusivement tournée vers Paris. Quelle naïveté encore ! Et quelle rouerie ! Ma démarche d'alors me paraît aujourd'hui racolleuse. Je voulais vraiment me rapprocher de notre communauté écrivante, moi l'individualiste. Comme dit l'autre dans le charabia qui doit être encore à la mode, je voulais m'inscrire dans le « projet québécois ». Eh bien, durant cette année 1970, je n'ai lu que deux livres publiés au Québec ! Je l'ai vérifié dans le cahier où j'inscris au fur et à mesure mes lectures. A deux exceptions près, tous les livres lus avaient été imprimés à Paris. Mes lectures étaient italiennes, américaines, sud-américaines d'origine, mais elles passaient toutes par Paris !

Je n'aime pas ce texte de LIBERTÉ parce que j'y sens une contrainte que je me suis moi-même imposée. Comme si j'avais honte d'avoir des goûts qui me portent vers la littérature universelle. A l'époque, on appelait cela être colonisé. Tout ce que je répons maintenant, c'est que je n'y peux rien. L'oeuvre de Jacques Brault, comme celle de Grandbois ou de Réal Benoit, me tient à coeur, mais la littérature québécoise (ainsi que la française, l'italienne ou l'anglaise) ne signifie rien pour moi. Ce n'est pas en termes de littérature nationale que

le problème se pose pour moi. Il n'y a plus de temps à perdre, je vais vers ce qui me plaît. Je ne vais pas faire à mes amis écrivains québécois l'injure de les lire par obligation. Il s'en trouve parmi eux qui me conviennent et j'attends leurs livres avec gourmandise. Quant aux autres, je suis résigné à passer à côté d'oeuvres peut-être importantes, mais je n'y peux rien. Ne jamais forcer son talent au risque de succomber dans une vaste supercherie, celle d'une littérature qu'il faudrait aimer parce que québécoise. Il m'est arrivé quelquefois de rencontrer des gens qui faisaient des gorges chaudes aux dépens d'un auteur qu'il avaient eux-mêmes couronné. L'achat chez nous ne m'intéresse pas, surtout en littérature. Mille fois préférable le nombril individuel au collectif, de nombril ! La plupart du temps, l'hypocrisie et l'arrivisme y trouvent moins leur compte.

Lorsque j'ai emménagé, il y a quelques mois, j'ai déballé cent quatorze caisses de livres — elles étaient numérotées ! De ce nombre, cinq ne contenaient que des exemplaires de mes propres livres. Ne croyez pas que je suis radin au point de ne pas faire cadeau de mes romans à mes amis lors de leur parution. Si j'avais une cinquantaine d'exemplaires de *Parlons de moi*, soixante du *Tendre matin*, etc., c'est tout simplement que j'ai pu les racheter à vingt-cinq cents pièce à mon éditeur. On appelle cette opération — sans doute bénéfique pour les manutentionnaires de l'entrepôt du Cercle du Livre de France qui peuvent se mouvoir plus à l'aise — opération réalisme. D'autres que moi ont connu l'expérience, et il n'y a pas de quoi pleurer, mais cela vous ouvre les yeux et vous empêche d'entonner des refrains trop victorieux. Mes livres sont morts, ou à peu près. Essayez de les trouver en librairie et vous m'en donnerez des nouvelles. Encore une fois, je ne suis pas seul en ce cas. Le problème est généralisé et mondial. La littérature se meurt. Et les écrivains sont des rêveurs. Ces cinq caisses, je les ai remisées sans les déballer. Mes enfants n'auront qu'à les mettre à la rue, le temps venu. Les ordures ménagères sont cueillies deux fois par semaine à Montréal, et la situation ne devrait pas changer d'ici 1993.

Si j'en juge par mon expérience passée, ces dernières lignes devraient me valoir des consolations du genre : « Vos

livres n'ont pas beaucoup marché, mais certains ont été remarqués, vous avez écrit pour la radio, la télévision, le cinéma... faut pas vous en faire, ça va aller mieux... » On ne comprend pas généralement les efforts de lucidité. De dire qu'on a échoué ou réussi à demi ne veut pas dire nécessairement qu'on veut des consolations. Et que veut dire, en écriture, réussir ? Rien mais vraiment rien ne m'horripile autant que ces approches trop dégoulinantes de prévention. Je ne refuse pas l'achat chez nous pour accepter l'achat chez moi. Que l'on continue de faire ses emplettes chez Steinberg plutôt que d'acheter son pain dans ma boutique, si l'on ne le fait pas avec naturel !

Le seul progrès notable que j'aie réalisé depuis cette époque où je témoignais, c'est que je ne veux plus rendre de compte à personne. Je le répète, à personne. Je ne crois plus que je doive me justifier de quoi que ce soit. J'ai préféré écrire sur mes émotions intimes plutôt que de me tourner vers l'extérieur. Cette décision ne regarde que moi. J'affirme que mon oeuvre aboutit pour l'instant à un échec relatif et qu'elle n'a trouvé que peu de lecteurs. Mais je ne ressens aucun remords ni aucune gêne devant cette option qui s'est offerte à moi aux premiers jours de l'écriture. Finie, la mauvaise conscience ! Carlos Fuentes à qui je parlais de la terreur qu'exercent sur la littérature française d'aujourd'hui les théoriciens me répondait que ceux qui se laissent ainsi terroriser auraient peur de n'importe quoi de toute façon... Je médite souvent là-dessus. Et c'est pourquoi je reviens sans cesse à mon nombril. Non, je ne le quitterai plus. Je le scruterais avec une patience infinie, je me pencherai sur ses moindres replis, j'y promènerai une loupe, et si le bon peuple ne peut parvenir à le trouver intéressant ce sera tant pis pour nous deux... ou nous trois. Il reste peu de temps pour essayer de voir clair un tant soit peu dans le mystère de l'être, pour trouver des raisons de prospecter le néant, et cela n'empêche pas de vivre au Québec et d'aimer les gens qui vous entourent (ou de les détester). Quand arrivera le jour de ma mort, nous serons au même point, mon nombril et moi, mais le cheminement aura été droit.

Janvier 1977